

à la rencontre d'un poète...

# Yves Bonnefoy

c'est Claire GRUSON, Paris  
qui nous invite à cette rencontre

Yves Bonnefoy est né en 1923. Son oeuvre est prolifique et pourtant il se méfie des mots du livre. Issu d'une famille d'instituteurs et d'ouvriers, il vit à Tours une enfance solitaire où le rêve d'un monde plus lumineux s'incarne dans un ailleurs : c'est la maison du grand-père, en Aveyron, qu'il rejoint en été : «*Là sans doute des fruits avaient commencé à mûrir [...] les prunes seraient fendues et en cela évidentes, ouvrant aux guêpes errantes davantage l'être que la saveur — et je pleurais presque, d'adhésion. L'exil était terminé.*» Après son bac, il choisit d'étudier les mathématiques tout en éprouvant une attirance essentielle pour la poésie. Il fera plus tard des études de philosophie et d'histoire de l'art. Il fréquente le groupe surréaliste puis s'en sépare, préoccupé d'une poésie orientée vers **la présence** simple, fragile et singulière de ce qui est et avec lequel il faut vivre.

Il se demandait comment il pourrait dire ces grands blocs rouges, cette eau grise, argentée, qui glissait entre eux en silence, ce lichen sombre à diverses hauteurs du chaos des pierres. Il se demandait quels mots pourraient entrer comme son regard le faisait en cet instant même dans les anfractuosités du roc, ou prendre part à l'emmêlement des buissons sous les branches basses, devant ce bord de falaise qui dévalait sous ses pas parmi encore des ronces et des affleurements de safre taché de rouille. Pourquoi n'y a-t-il pas un vocable pour désigner par rien que quelques syllabes ces feuilles mortes et ces poussières qui tournent dans un remous de la brise ?

*La Vie errante, 1997*

La lumière profonde a besoin pour paraître  
D'une terre rouée et craquante de nuit.  
C'est d'un bois ténébreux que la flamme s'exalte.  
Il faut à la parole même une matière,  
Un inerte rivage au-delà de tout chant.

Il te faudra franchir la mort pour que tu vives,  
La plus pure présence est un sang répandu.

*Du mouvement et de l'immobilité de Douve, 1953*

[...]  
Regarde,  
Ici fleurit le rien : et ses corolles,  
Ses couleurs d'aube et de crépuscule, ses apports  
De beauté mystérieuse au lieu terrestre  
Et son vert sombre aussi, et le vent dans ses branches  
C'est l'or en nous : or sans matière,  
Or de ne pas durer, de ne pas avoir;  
Or d'avoir consenti, unique flamme  
Au flanc transfiguré de l'alambic.

«La terre», *Dans le leurre du seuil, 1975*

Je redresse une branche  
Qui s'est rompue. Les feuilles  
Sont lourdes d'eau et d'ombre  
Comme ce ciel, d'encore

Avant le jour. Ô terre,  
Signes désaccordés ; chemins épars,  
Mais beauté, absolue beauté,  
Beauté de fleuve,

Que ce monde demeure,  
Malgré la mort !  
Serrée contre la branche  
L'olive grise.

«Que ce monde demeure»,  
*Les Planches courbes, 2001*

.../...

Une pierre

Le jour au fond du jour sauvera-t-il  
Le peu de mots que nous fûmes ensemble ?  
Pour moi j'ai tant aimé ces jours confiants, je veille  
Sur quelques mots éteints dans l'âtre de nos cœurs.

*Pierre écrite, 1975*

**Yves Bonnefoy**

[...]

Regarde, diras-tu, cette pierre :  
Elle porte la présence de la mort.  
Lampe secrète c'est elle qui brûle sous nos gestes,  
Ainsi marchons-nous éclairés.

Une pierre

Tout était pauvre, nu, transfigurable,  
Nos meubles étaient simples comme des pierres,  
Nous aimions que la fente dans le mur  
Fût cet épi dont essaïmaient des mondes.

Nuées, ce soir,  
Les mêmes que toujours, comme la soif,  
La même étoffe rouge, dégrafée.

Imagine, passant,  
Nos recommencements, nos hâtes, nos confiances.

*La Pluie d'été, 1999*

«L'Orangerie»,  
*Du mouvement et de l'immobilité de Douve, 1953*

[...]

Les mots comme le ciel  
Aujourd'hui,  
Quelque chose qui s'assemble, qui se disperse.

Les mots comme le ciel,  
Infini  
Mais tout entier soudain dans la flaque brève.

«L'épars, l'indivisible»,  
*Dans le leurre du seuil, 1978*

[...]

Ô poésie,  
Je ne puis m'empêcher de te nommer  
Par ton nom que l'on n'aime plus parmi ceux qui errent  
Aujourd'hui dans les ruines de la parole.  
Je prends le risque de m'adresser à toi, directement,  
Comme dans l'éloquence des époques  
Où l'on plaçait, la veille des jours de fête,  
Au plus haut des colonnes des grandes salles,  
Des guirlandes de feuilles et de fruits.

Je le fais, confiant que la mémoire,  
Enseignant ses mots simples à ceux qui cherchent  
A faire être le sens malgré l'énigme,  
Leur fera déchiffrer, sur ses grandes pages,  
Ton nom un et multiple, où brûleront  
En silence, un feu clair,  
Les sarments de leurs doutes et de leurs peurs.

«Dans le leurre des mots»,  
*Les Planches courbes, 2001*

.../...

Peintre  
Dès que je t'ai connu je t'ai fait confiance,  
Car tu as beau rêver tes yeux sont ouverts  
Et risques-tu ta pensée dans l'image  
Comme on trempe la main dans l'eau, tu prends le fruit  
De la couleur, de la forme brisées,  
Tu le poses réel parmi les choses dites.

Peintre,  
J'honore tes journées, qui ne sont rien  
Que la tâche terrestre, délivrée  
Des hâtes qui l'aveuglent. Rien que la route  
Mais plus lente là-bas dans la poussière... [...]

«Dedham vu de Langham»,  
Ce qui fut sans lumière, 1987

### Lieu de la salamandre

La salamandre surprise s'immobilise  
Et feint la mort.  
Tel est le premier pas de la conscience dans  
les pierres,  
Le mythe le plus pur,  
Un grand feu traversé, qui est esprit.

La salamandre était à mi-hauteur  
Du mur, dans la clarté de nos fenêtres.  
Son regard n'était qu'une pierre,  
Mais je voyais son cœur battre éternel.

O ma complice et ma pensée, allégorie  
De tout ce qui est pur,  
Que j'aime qui resserre ainsi dans son silence  
La seule force de joie.

Que j'aime qui s'accorde aux astres par l'inerte  
Masse de tout son corps,  
Que j'aime qui attend l'heure de sa victoire,  
Et qui retient son souffle et tient au sol.

*Vrai lieu*

Du mouvement et de l'immobilité de Douve, 1953

La poésie pour Bonnefoy n'est pas un exercice solitaire de qui méditerait sur son intériorité. C'est une sorte de conversation tendue vers l'échange. En témoignent sa réflexion sur les oeuvres du passé, son dialogue incessant avec philosophes, poètes et peintres (ils créent ensemble des revues et publient des oeuvres communes), son activité d'enseignement et de traduction (notamment de Shakespeare). Ses écrits ont pour objet le rapport au monde, dans le temps présent alors que

«partout sur terre  
Injustice et malheur ravagent le sens  
Que l'esprit a rêvé de donner au monde...»

Dans un monde désenchanté, sa poésie est ressaisissement, exigence inlassable d'unité et de sens.

Claire GRUSON

Je m'éveillai, c'était la maison natale,  
L'écume s'abattait sur le rocher,  
Pas un oiseau, le vent seul à ouvrir et fermer la vague,  
L'odeur de l'horizon de toutes parts,  
Cendre, comme si les collines cachaient un feu  
Qui ailleurs consumait un univers.  
Je passai dans la véranda, la table était mise,  
L'eau frappait les pieds de la table, le buffet.  
Il fallait qu'elle entrât pourtant, la sans-visage  
Que je savais qui secouait la porte  
Du couloir, di côté de l'escalier sombre, mais en vain,  
Si haute était déjà l'eau dans la salle.  
Je tournais la poignée, qui résistait,  
J'entendais presque les rumeurs de l'autre rive,  
Ces rires des enfants dans l'herbe haute,  
Ces jeux des autres, à jamais les autres, dans leur joie.

*La maison natale. Les planches courbes 2001*

La même voix, toujours

Je suis comme le pain que tu rompras,  
Comme le feu que tu feras, comme l'eau pure  
Qui t'accompagnera sur la terre des morts.

Comme l'écume  
Qui a mûri pour toi la lumière et le port.

Comme l'oiseau du sir qui efface les rives,  
Comme le vent du soir soudain plus brusque et froid.

*A une terre d'aube*  
Du mouvement et de l'immobilité de Douve 1953